

Adolf Hitler is still alive, I slept with her the other night  
Jim Morrison.

### The Soft Parade

New York City, une après midi d'automne,

Au centre de Times Square, se dresse l'Hôtel Marriot, réputé pour son restaurant panoramique surnommé « The view », tant le belvédère de Manhattan y est grandiose. D'ailleurs, l'établissement surtaxe chaque commande de 7 \$ ; ce qui correspond au prix de la vue sans consommer quoi que ce soit. Le Marriot est aussi renommé pour ses cocktails et notamment ses mojitos ; miscellanées de rhum cubain, citron vert et eau gazeuse, aromatisées de quatre feuilles de menthe, (quatre feuilles sont, en effet, réglementaires dans sa fabrication.) Holly Townbar venait de terminer le sien et mâchouillait, avec nostalgie, une des feuilles de menthe, pour en conserver la saveur contre ses papilles. Elle regarda sa montre : il lui restait un peu de temps avant de partir pour l'aéroport. Était-ce l'effet du mojito mais elle avait l'impression que sa tête tournait au même rythme que la tranquille et perpétuelle rotation de la salle ? La ville tout autour semblait se déplacer alors que les clients restaient immobiles, calés dans leurs fauteuils. « We all live in the city ! » se dit-elle. Encore une pensée de Jim Morrison ! Elle ne cessait d'en réciter, comme s'ils s'agissaient de psaumes ou de mantras. Car Jim Morrison – l'extraordinaire chanteur du groupe « The Doors » – était son sujet d'étude ; son sujet de thèse plus exactement !

Pourquoi s'était-elle entichée, à ce point, de Jim Morrison ? Holly était bien incapable de l'expliquer. Elle n'était pas née lorsque les Doors enflammait les foules en délire ; ce qui ne l'empêcha pas, à même pas treize ans, de tomber amoureuse de l'effigie de Jim. Lorsqu'elle apprit qu'il était décédé le 5 juillet 1970 ; soit dix ans, jour pour jour, presque heure pour heure, avant sa naissance, elle interpréta cela comme un signe du destin. C'est pourquoi, non contente d'écumer tous les endroits où Jim Morrison avait mis les pieds, elle avait voulu étudier à la Sorbonne, à Paris ; la ville où Jim s'était réfugié, sans savoir qu'il y finirait ses jours. Tout à coup, elle alla chercher son téléphone portable au fond de son sac et composa un numéro. Elle attendit de longues minutes, l'appareil collé contre son oreille, avant de lâcher, dans un français irréprochable : « César... C'est moi ! Je vais bientôt décoller... » Elle hocha la tête plusieurs fois avant de poursuivre : « J'ai vu la citation... Je suis entrée dans la chambre... » Il y eut un nouveau silence qu'elle interrompit en s'écriant : « D'accord !... A demain, à Paris... » Puis elle raccrocha et regarda à nouveau sa montre. Il était temps de partir à présent. Elle rassembla ses affaires puis se leva en empoignant ses deux sacs de voyage. Le lent carrousel lui offrait une vue aérienne du pont de Brooklyn. Elle demeura un long moment en contemplation, avant que l'ascenseur n'apporte un nouveau flux de consommateurs. Elle fut sur Broadway en quelques minutes grâce à la rapidité des plates-formes.

En bas, les shows faisaient leurs shows : Broadway en direct de Broadway ! « Mamma mia, The Producers, The Lion King, Moving Out, the Phantom of the Opera, Bombay Dreams, I love you, you're perfect, now change... » Tous, pour leur promotion, affichaient leur palmarès, nominations, récompenses, distinctions aux Tony Awards, les Oscars de la Comédie Musicale ! Quant aux « musicals » qui en étaient dépourvues, elles citaient des clichés comme : « The Hilarious Hit Musical... The Best musical of the year... » Certaines, pour parfaire leur côté culturel, s'inspirait du français, en proclamant : « It's a tour de force ! » D'autres n'hésitaient pas à proposer des slogans existentiels comme : « Discover who you are ; Remember where you're from » ou « Somewhere you've never been before »... Elle résista à l'envie de se laisser happer par la parade de Times Square : le cow-boy nu, les actrices en sandales, les fans en délire au pied de MTV et les écrans lumineux : « Live from Nasdaq », qui donnaient en temps réel les cours de la bourse et des principales devises. Elle pensa à Rimbaud dont elle pouvait réciter des passages entiers comme elle le faisait pour Jim Morrison. Dans le poème « Parade » des « Illuminations », Rimbaud avait écrit : « Je devins seul la clef de cette parade sauvage ». Jim Morrison ne lui avait-il pas répondu, « The soft parade has now begun » dans un écho poétique.

Les souvenirs de son dernier périple au Nouveau-Mexique lui revinrent en tête. Elle avait passé ses vacances à circuler entre Albuquerque et Santa Fe, sur l'autoroute 14 que les locaux appellent : « The Turquoise Trail », la piste turquoise ! C'était là, sur cette autoroute-là, que le jeune James Douglas Morrison, en voiture avec ses parents et grands parents, avait assisté à un accident, qui allait le bouleverser à jamais : un choc frontal, à l'aube, entre une voiture et une camionnette pleine d'ouvriers indiens ; des corps éparpillés sur la route, ensanglantés, agonisants... Holly imaginait ce petit garçon, soudain confronté à la peur, avec toute cette « peinture rouge » étalée sur le macadam ; puis, après l'épouvante, son sentiment d'avoir supporté une expérience de shaman. Car, Jim Morrison raconta, à plusieurs reprises et de plusieurs manières : prose, poésie, ou chansons ; que, ce jour-là, les âmes des malheureux indiens, terrorisées par leur soudaine mort, avaient peuplé son esprit, pour s'y reposer avant de s'envoler au ciel.

«Indian, indian, what did you die for  
Indian, says nothing at all. »

Ainsi Jim Morrison décrivait l'étrange sensation de la catastrophe dans son poème : « Ghost song ». Holly avait connu une épreuve analogue lors de la mort de sa grand-mère. Celle-ci était passée alors qu'Holly entra dans la chambre d'hôpital ; comme si la vieille dame attendait sa petite fille et personne d'autre ; comme si, elle aussi, avait voulu s'appuyer sur une âme innocente, pour mieux s'orienter dans sa nouvelle éternité.

Elle revint au présent et décida d'avalier quelque chose en vitesse, puis filer vers l'aéroport. Elle avait choisi de s'y rendre en métro plutôt qu'en taxi, car à ces heures, New York est toujours étranglé d'embouteillages. Elle entra dans une pizzeria « Famous Famiglia » et commanda un seul morceau avec une bouteille d'eau minérale. Elle mangea en s'amusant à lister les célébrités ayant été clientes de cette chaîne de restaurant : Bill Cosby, Rudy Giuliani, Ashley Judd, Barbara Streisand, Nicolas Cage, Al Pacino et bien sûr, JFK himself ! Elle s'amusa à constater que tous ces noms s'étaient, non pas en lettres d'or sur un quelconque tableau d'honneur, mais sur les essuies mains, mis à disposition des clients. Elle descendit dans le métro un quart d'heure plus tard. La station produisait de la foule comme une machine outil produit des pièces industrielles. Elle préférait le métro de New York à celui de Paris ; elle les trouvait symétriques : le métro de New York semblait inquiétant mais l'était à ce point ? Et le métro de Paris qui semblait si rassurant, l'était-il à ce point ? Les français dissimulent mieux que les autres, pensa-t-elle. Tout pour le leurre ! Mais n'est-ce pas ainsi que naît la séduction ? C'était peut-être ce que voulait dire Jim lorsqu'il avait dit de Paris que les bâtiments étaient si beaux qu'on avait dû jeter les plans après leur construction. Pour séduire, il faut conserver une relation d'unicité à tout ce qui a de la valeur. Rendre unique et ne jamais multiplier ! La séduction est liée à l'unique ; la vente au multiple. Oui, en théorie, mais dans la pratique, ce n'était pas aussi simple. Même Jim Morrison n'avait pas toujours su se situer clairement dans cette problématique. Il abhorrait le système mais il téléphonait très souvent à sa maison de disque pour être tenu courant des fluctuations de ses courbes de ventes. Dialectique de l'unique et du multiple ; Goethe ne disait-il pas que tout art était la recherche de l'Un à travers le Multiple ? Le train perdit de la vitesse ; elle devait changer ici, à Saint Nicholas Avenue. Elle ramassa ses sacs et les tint fermement en main. La voix du conducteur assena à travers un micro discordant les correspondances possibles, notamment celles vers LGA (La Guardia Airport). En même temps, la voix préenregistrée de la rame répétait une fois de plus : « stand clear of the closing door ». Elle pensa mettre l'injonction au pluriel : « stand clear of the closing doors » et de la sorte retrouver l'origine du nom du groupe les « Doors », inspiré du livre d'Aldous Huxley sur la mescaline : « The Doors of Perception ». Huxley avait écrit : «When the doors of perception are cleared ; things will appear as they are, Infinite. » Cela terrifiait autant que cela fascinait. Car Holly entendait, à travers sa fantaisie : « Stand clear of the closing Doors of Perception ». Oui, il fallait faire très attention à ce que les « Portes de la Perception » ne se referment pas sur soi ! Peut être était-ce qui était arrivé à Jim ? Les « Portes de la Perception », celles qui rendent toutes choses infinies, s'étaient trop vite refermées sur lui, actionnées par les forces destructrices du Rock n'Roll. Mais en compensation, elles avaient fait de lui, une légende.

Un

Marseille, un an plus tard.

Cela faisait plus d'un quart d'heure, que, penché à sa fenêtre, William Florida regardait le Vieux Port et sa lumière stridente. Il hésitait à employer le mot exact : c'est-à-dire le verbe « tosser », pour décrire les navires et barques laissés au mouillage, qui s'entrechoquent en enfilade sous l'effet du ressac. En vérité, commencer un roman et utiliser un verbe comme « tosser » dans une phrase du style : « Navires et barques tassaient dans le Vieux Port » n'était pas compréhensible par tout le monde. Certes, en contrepartie, cela donnait une phrase originale et inattendue. Il hésitait... Que valait-il mieux ? Choisir un vocabulaire approprié et risquer l'incompréhension ou rester imprécis tout en cherchant à séduire ? Ecrire n'est pas facile, pensait-il pour se consoler... En même temps qu'il cherchait l'inspiration, il se disait, en parallèle, que cette vue était son seul luxe. Sans cet héritage providentiel, il n'aurait jamais pu s'acheter un appartement avec vue imprenable sur le Lacydon. Il savait aussi qu'il allait y rester longtemps dans cet appartement. A cause de la flambée des prix immobiliers qu'avait connu la ville, il était devenu impossible d'acheter et très risqué de vendre, car la plus value réalisée lors de l'opération ne permettait pas d'acheter un meilleur bien. Être propriétaire, aujourd'hui, à Marseille, revenait à s'enrichir tout en s'appauvrissant. Fortune paradoxale !

Décidemment, les idées ne lui venaient pas. Il s'attaquait à la rédaction de son troisième roman. Il en était aux toutes premières pages et déjà, son inspiration était en panne. C'était râlant ; et qui plus est, cela le rendait triste. Tant de travail pour si peu. Il avait démissionné de la police pour écrire... des romans policiers, cela va de soi ! Il est vrai, il fut un temps, où nombre de romans policiers dont l'action se passait à Marseille, suscitaient l'engouement du public et rencontraient souvent le succès. Ainsi, William Florida – flic et marseillais de surcroît – s'était dit qu'il pouvait lui aussi tenter sa chance. Pourquoi ? Une seule raison : son vécu ! Il pouvait se piquer d'écrire des polars car il était plutôt polard en la matière : des heures et